

Soldats français dans une tranchée du Chemin des Dames.

## Le choc de l'offensive Nivelle au Chemin des Dames

Le nombre de morts et de blessés pendant les premiers jours de l'offensive Nivelle du printemps 1917 fut un choc pour les soldats. « Boucherie », « sacrifice inutile », c'est en ces termes qu'ils l'évoquèrent dans les lettres à leur famille. Une opinion qui se propagea dans le pays et fut relayée par la mémoire collective. Cette bataille entraîna une fracture entre les états-majors et les troupes. Quant aux chiffres concernant les pertes, les recherches historiques permettent d'avancer des données sans combler les lacunes.



Poste de secours installé à Oulches la Vallée Foulon, 1917.



Soldats tués à Craonne (Aisne), 1917.

massacre stérile fut durable. La mémoire collective relaya l'acrimonie des troupes. Au lendemain de l'échec, tout était à refaire. La X<sup>e</sup> armée qui, selon les plans échaudés par Nivelle, devait assurer l'exploitation de la percée et la libération des territoires occupés par l'en-



Popote des tirailleurs à la ferme de Cussy.

L'offensive Nivelle s'inscrit dans le prolongement de la pensée des états-majors qui détermina les tentatives de percées menées jusqu'alors. Elle se caractérise par une absence d'innovation tactique pour effectuer la rupture. Du point de vue des pertes humaines, elle fut perçue par les combattants comme l'une des offensives les plus meurtrières que connut l'armée française depuis le début de la guerre. L'immense déception des soldats se traduisit dans leur correspondance par les mots de « boucherie », « massacre » ou « sacrifice inutile ».

L'amertume des combattants du Chemin des Dames se propagea de façon foudroyante vers l'arrière et atteignit une opinion publique que trente-trois mois de guerre avaient rendu pressée d'en finir avec un conflit qui s'éternisait. L'impression de

nemi, s'enlisa à son tour aux côtés des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> armées fortement éprouvées dans de très classiques combats d'usure.

Dans ses carnets de guerre, V. Guillermin affirme que « *le fantasme n'en reste pas moins le suicidé par persuasion.* » Peu de qualificatifs semblent mieux convenir aux soldats qui partirent à l'assaut du Chemin des Dames en avril 1917. Comment cette offensive, qui devait théoriquement amener deux armées à effectuer en quelques heures la rupture du front et une troisième à en assumer l'exploitation, s'est-elle soldée en un sanglant échec durant lequel, aux dires d'une majorité des témoins, tout fut perdu en un laps de temps record? Sans entrer dans le détail des considérations tactiques et des défaillances dans la conduite de l'offensive, nous nous en tiendrons à l'analyse des pertes humaines et de leurs conséquences.

Dans sa durée globale, l'offensive de 1917 ne fut assurément pas plus meurtrière que certaines autres »



Arrivée de la relève française à Craonnelle (Aisne), 1917.

► grandes batailles, notamment à Verdun ou sur la Somme. L'impression d'hécatombe ressentie par les témoins qui s'y trouvaient engagés provient certainement plus du nombre important de morts, blessés et disparus durant les premiers jours – voire les premières heures – que de l'ensemble des pertes cumulées. Car celles des premiers jours de l'attaque, aussi impressionnantes soient-elles, ne doivent en aucun cas être étendues à l'ensemble du mouvement offensif de reconquête du Chemin des Dames. Il s'est donc agi pour nous de procéder avec méthode, en affinant la chronologie et les limites géographiques de ces pertes, pour éviter des amalgames dont la mémoire collective s'est emparée hâtivement. Elle fut en cela durablement alimentée par certaines analyses de témoins, d'hommes politiques, de parlementaires, de responsables militaires, de journalistes ou d'érudits, de chroniqueurs plus ou moins prudents dans leurs affirmations quant au traitement des sources statistiques partielles ou mal renseignées dont ils disposaient. Chacun voulut établir une vérité des chiffres sans vraiment entamer un véritable état des lieux de la question des pertes. Or ce dernier laisserait apparaître que toutes les extrapolations reposent le plus souvent sur des données erronées ou lacunaires, des imprécisions ou aberrations statistiques émanant de documents officiels fournis par les services militaires ou civils. Le flou que nous dénonçons ici est inhérent à l'offensive. Dès les pre-



Après l'attaque du 16 avril 1917 sur le plateau de Craonne.



© L'Illustration

mières heures, les rumeurs les plus folles ont circulé sur les pertes et ce, jusqu'aux couloirs de l'Assemblée nationale et de l'Élysée. Mais, ce qui est établi pour le monde de l'arrière l'est aussi pour les soldats engagés dans les premières vagues d'assaut. Et c'est sans doute cette perception visuelle mais aussi, simultanément, une quantification immédiate des pertes qui est particulière à cette attaque. La manière approximative dont fut préparée puis conduite l'offensive, la surévaluation des blessés, les carences des services sanitaires, les erreurs commises lors du comptage des blessés, les premiers chiffres nettement sous-estimés fournis au gouvernement par le Grand quartier général (GQG) eurent assurément leur part de responsabilité dans l'imbroglio des rumeurs insensées et tenaces qui se répandirent alors. Sans nullement prétendre clore une question rendue particulièrement ardue par une gestion à la fois imprécise, maladroite, contradictoire des statistiques de pertes mais aussi par un débat qui devint immédiatement très polémique entre les services

du GQG et ceux du ministre de la Guerre, nos recherches (1) aboutissent aux chiffres suivants : 36 350 tués, 125 500 blessés, 14 000 disparus (voir encadré p.10).

Soulignons d'entrée le caractère partiel de ces données. D'abord parce qu'elles n'incluent pas l'ensemble des armées qui ont pris part à l'offensive. Nous avons ainsi exclu les armées dont les secteurs d'engagement ne correspondaient pas ou peu au secteur géographique du Chemin des Dames. Également parce que ces chiffres sont lacunaires et qu'ils souffrent d'une importante béance chronologique inhérente aux sources dont ils sont issus. Vouloir combler cette béance est aléatoire et même risqué à cause du caractère parcellaire ou contradictoire des données éparses que l'on peut trouver ici ou là. Il s'agit donc de considérer ces nombres comme en deçà de ce que furent les pertes réelles. La marge d'erreur n'étant pas négligeable puisque la lacune chronologique correspond à la période du 26 avril au 14 mai 1917, qui fut une phase d'engagement intense où les pertes furent importantes.

Mais ces données ont au moins le mérite de mettre en évidence un phénomène essentiel, celui de la rapidité des pertes. En quelques heures, le nombre de morts ou de disparus du Chemin des Dames a dépassé les quotas de pertes des batailles de 1916. Et les soldats qui montaient à l'assaut ne s'y sont pas trompés. Ils ont constaté que les choses étaient mal engagées, que



© Archives départementales de l'Alone

Une main émergeant de la terre, secteur de l'Ange Gardien.



Ci-contre : Dans une grotte, front de l'Aisne, août 1917.

© Musée de l'Armée, anonyme



Georges Bruyer :

Faut ramener quelque chose, 1917, dessin à la plume, encre et crayons de couleur.

© Ministère de la défense SGA/DMPA

l'importance des pertes initiales allait être un frein pour poursuivre la lutte. Apparaît dès les premiers comptes rendus de la bataille un florilège de pourcentages de pertes tout à fait singulier dans ce genre de témoignage : « J'arrive du plateau de Craonne où le régiment est encore engagé et, à l'heure actuelle, sans doute diminué de 50%. Quel enfer ! J'ai vu Maurice, sa division descendait de Craonne, et là il manquait 85% de l'effectif... » (2) La valeur des pourcentages produits par ces témoins n'a certes pas la finesse d'un travail de statisticien. Mais ils soulignent combien l'impression de massacre fut rapidement perçue. Ces témoignages alimentèrent assurément la rumeur de la brutalité des pertes immédiates. Leur ampleur contredit ce qui avait été prévu et largement diffusé à tous les échelons hiérarchiques de l'armée avant l'attaque. Les « horizons d'attente des combattants » étudiés par A. Loez (3) se brisent soudain puisque l'action semble d'entrée plombée par le nombre de tués ou de blessés. C'est à un véritable principe de réalité d'une bataille ingagnable que sont confrontées les troupes d'assaut du 16 avril. L'objectif géographique du Chemin des Dames est parfois rapidement atteint, mais la bataille de rupture ne se fera pas parce qu'elle est en train d'être perdue face à des lignes de défense ignorées par la préparation d'artillerie. Trop d'hommes sont tombés devant ces défenses. L'élan est définitivement brisé. Presque immédiatement après les

premiers assauts, les généraux au contact des réalités du front savent à quoi s'en tenir au sujet du moral de la troupe bloquée devant les lignes ennemies intactes.

« En somme, cette affaire a duré deux jours et déjà nous sommes relevés ! Et nous partons au repos ! Sans doute avons-nous atteint dans ce court laps de temps le pourcentage de pertes auquel il est admis qu'une division a maintenant le droit à la relève, et nous avons " le filon " : nous avons eu la chance de tomber dès le début sur un coup dur et la durée de l'épreuve en a été réduite à rien... Quel changement avec ce que nous avons connu dans la Somme : les semaines et les mois passés dans la misère noire, sous la menace continue de la mort dont le spectacle était toujours présent, la vie exténuante, sans répit pour l'âme ni pour le corps, et les renforts qui venaient combler les vides, nous enlevant tout espoir de sortir jamais du Cercle de l'Enfer... » (4) Témoignage ô combien paradoxal que celui de ce chef de section qui descend de Cerny, où son unité a subi de lourdes pertes... Il montre à celui qui s'intéresse à la psychologie du combattant combien tout ce qui touche à la mort et à la perception du conflit est fluctuant d'un témoin à l'autre. Pourquoi un combattant qui dirigeait, il y a quelques heures seulement, une section décimée semble-t-il accepter à chaud un « pourcentage de pertes auquel il est admis qu'une division a maintenant le droit à la relève » ? Simplement parce que ce qu'il vient de vivre et qu'il relate

au fil d'un chapitre de sa narration ne trouve cohérence qu'en regard de ce qu'il a vécu six mois plus tôt dans la Somme. La commotion du Chemin des Dames ne trouve finalement sa signification que lue au travers d'une expérience plus ancienne et plus terrible encore, celle d'une longue bataille d'usure. Soulignons combien Tézenas a une vue courte de ce qu'il vient de vivre. Pour lui, les choses paraissent terminées. Le régiment a atteint un quota de pertes au vu duquel, lui et ses hommes, en tant qu'acteurs d'événements guerriers, ne peuvent plus rien. Le régiment a donné, il a été relevé. Pouvait-il faire mieux ou plus ? Certainement pas... Notons que les combats qui vont avoir lieu pour reconquérir le Chemin des Dames n'ont pas place dans sa pensée immédiate de l'événement : l'action à laquelle il a participé est un tout, à ses yeux définitivement clos. C'est un échec puisqu'on n'a pas percé. Un échec de plus. Aucune interrogation sur l'avenir du secteur qui vient d'être conquis péniblement. Plutôt une impression d'abandon soulagé, de fuite vers l'arrière, de relâchement nerveux. Pas une allusion dans l'immédiat à ceux qui sont restés là-bas. Des morts certes, vues, comptabilisées sommairement dans le feu de l'action, une vague quantification mais aussi une impossibilité à penser la mort dans l'immédiat. On n'a pas assez souligné combien la perception du temps pour tout ce qui touche à la mort a été bouleversée chez les combattants ►►

►► durant la Grande Guerre. Dans la majorité des cas, les soldats sont victimes d'une hébétude qui les rend incapables de ressentir « à chaud » la perte de l'autre. Ce n'est que bien plus tard, dans une sorte de prise de conscience différée et de retour à une normalité, que le deuil peut enfin se mettre en place.

La prise de conscience du massacre auquel vient d'assister ce chef de section ne commence qu'après sa sortie de la zone de feu. C'est alors le moment où, après une période d'aphasie, les langues se délient pour évoquer une macabre comptabilité : « Au fur et à mesure que le temps passe, les renseignements nous parviennent. On m'annonce que le capitaine est mort avant-hier au poste de secours de Moulins, ce qui ne me surprend pas ; son ordonnance, qui l'accompagnait jusque là nous confirme ce que tout le monde dit sur l'insuffisance du service de santé. Cela prend la proportion d'un scandale. Le personnel sanitaire était complètement débordé, les postes de secours remplis, les moyens d'évacuation totalement insuffisants : les grands blessés mouraient sans soin dans les rues de Moulins ; bref, on se serait cru aux plus beaux jours de 1914 ! Cela porte notre indignation à son comble, car si nous acceptons encore d'être écharpés, nous ne pouvons pas admettre de crever comme des chiens. » (5) L'intérêt du témoignage de Tézenas réside dans sa description de l'après combat. L'auteur est prolix, il s'attarde sur son retour à l'arrière et la période de repos qui s'ensuit. Plus le temps passe plus ses propos deviennent amers : « Quand je suis un peu réconforté, je vais me



© Ministère de la défense SGA/CDNAPS

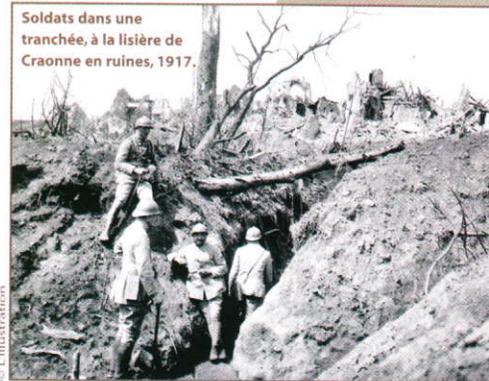
présenter au commandant et serrer la main de mes camarades de bataillon qui sont revenus : la tournée est vite faite ! et il n'y a plus qu'un, exceptionnellement deux officiers par compagnie. On dit que le régiment a perdu huit cents hommes, mais les cadres surtout sont démolis : il manque trente officiers – ce qui est vraiment un record ! – et la proportion des tués est extrêmement forte... » (6) À cette situation traumatique vient s'ajouter une convocation du colonel qui explique à ce chef de section que les motifs de citation visant les hommes proposés ne sont « pas assez corsés ». Et de réagir : « (...) il faut bien que les combattants se mettent à la portée des grands chefs, et traduisent dans le langage boursoufflé qu'ils comprennent cette chose toute simple et magnifique qui est l'acceptation plus ou moins consentie de la souffrance et de la mort (...) Ces gens là n'ont aucune idée de l'étendue du sacrifice demandé... » (7) Nous y sommes... La fracture entre le monde des états-majors et celui des exécutants est consommée... Il a fallu pour cela cet entretien sur les citations pour que notre lieutenant réalise pleinement l'absurdité meurtrière de ce qu'il vient de vivre. ■

Ci-contre : Georges Bruyer : T'en fais pas vieux, tu la reverras ta mère ! (brancardiers ramenant un blessé), 1917, lithogravure.

Général Nivelle, décembre 1916.



© Roger-Viollet



Soldats dans une tranchée, à la lisière de Craonne en ruines, 1917.

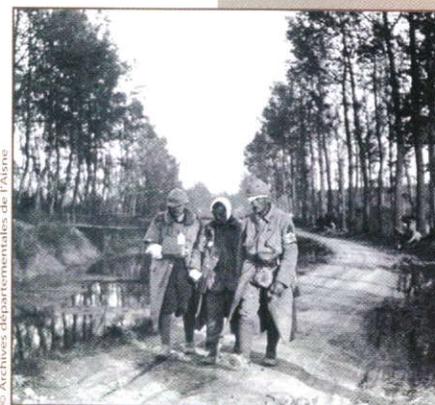
© L'illustration

Notes

- (1) À partir des AFGG, tome V, annexes.
- (2) SHD 16 N 986.
- (3) « La bataille avant la bataille : imaginer et deviner l'offensive » in N. Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Stock, 2004, pp 179-187.
- (4) J. Tézenas du Montcel, *L'Heure H. Etapes d'infanterie 14-18*, Valmont, 1960, p 270.
- (5) Ibid, p 269.
- (6) Ibid, p 270.
- (7) Ibid pp 271-272

●●● Pertes françaises sur le Chemin des Dames (VI<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> armées)

	Tués	Bléssés	Disparus	Hors combat
Combats Sapigneuil début 04.17	?	?	?	800
Attaque de Laffaux 7.04.17	?	?	?	310
Pertes totales 16.04 - 25.04.17	30 000	100 000	4 000 PG	134 000
VI <sup>e</sup> Armée 15.05 - 15.07.17	3 500	10 500	4 000	18 000
X <sup>e</sup> Armée 15.05 - 15.07.17	2 000	6 500	1 300	9 800
VI <sup>e</sup> Armée 15.07 - 15.08.17	650	2 000	200	2 850
X <sup>e</sup> Armée 15.07 - 15.08.17	2 000	6 500	4 500	13 000
VI <sup>e</sup> Armée 15.08 - 15.09.17	?	?	?	1 500
X <sup>e</sup> Armée 15.08 - 15.09.17	?	?	?	4 000
Bataille de la Malmaison 23 - 27.10.17	?	?	?	14 000
<b>Total</b>	<b>36 350</b>	<b>125 500</b>	<b>14 000</b>	<b>198 260</b>



© Archives départementales de l'Aisne

Photo de couverture : Blessés se rendant à l'arrière, 1917.

**J.F. Jagielski**  
Membre du Collectif de recherche et de débat international sur la guerre de 1914-1918 (CRID 14-18).